

Introduction

« Les tribunaux, les prisons, les hôpitaux, les hôpitaux psychiatriques, la médecine du travail, les universités, les organismes de presse et d'information : à travers toutes ces institutions et sous des masques différents, une oppression s'exerce [...] » (Foucault, préface à *Enquête dans vingt prisons*, 1971). Ce sont des phrases comme celle-ci qui font la renommée de Michel Foucault dans les années 1970. Le philosophe est alors un intellectuel de premier plan classé à l'extrême gauche. Avec le groupe d'information sur les prisons, il veut donner la parole aux opprimés. À la même époque, aux côtés d'Yves Montand, de Simone Signoret ou de Claude Mauriac, il dénonce les tribunaux d'exception du régime franquiste et il condamne la répression sanglante menée par le Shah en Iran. Au début des années 1980, il soutient le mouvement polonais *Solidarnosc* face à la répression communiste et aux déclarations ambiguës des socialistes français.

Foucault invente une nouvelle forme d'engagement intellectuel. Certes, il s'inscrit dans une tradition ancienne. Comme Alain ou Sartre, Foucault est un intellectuel issu de l'université et engagé dans la

vie politique. Il se mêle au débat public, il écrit dans la presse, il rédige et signe des pétitions. Mais il fait tout cela sans se référer à de grandes valeurs universelles. Il ne défend pas une conception globale de la société ou de la justice. Il s'intéresse à des réalités qui passent le plus souvent inaperçues. Il donne un nom à cette nouvelle figure d'intellectuel qu'il incarne : « l'intellectuel spécifique ».

Dans les années 1970 et 1980, le philosophe est professeur au collège de France. Il doit en grande partie son élection à l'appui de Georges Dumézil, le spécialiste des sociétés indo-européennes, et au philosophe Jules Vuillemin. Or, si l'on en croit le récit de Didier Eribon (*Michel Foucault*, 2011), en 1971, Vuillemin appelle Dumézil et il lui dit « Qu'avons-nous fait ? Mon Dieu qu'avons-nous fait ? » Il ne s'attendait pas à ce que Foucault devienne ce gauchiste militant désormais si présent dans la presse et dans les manifestations. Vuillemin n'est pas le seul à être surpris. Beaucoup de ceux qui ont fréquenté Foucault dans les années 1960 s'étonnent de son basculement à l'extrême gauche.

C'est que Foucault a longtemps mené une vie toute différente. Il est né dans une famille bourgeoise à Poitiers, le 15 octobre 1926. Il a vécu une jeunesse difficile, en proie aux préjugés dont les homosexuels étaient alors victimes. Il est allé jusqu'à faire plusieurs tentatives de suicide. Beaucoup de ceux qui l'ont connu en khâgne, au lycée Henri IV, puis à l'école normale supérieure de la rue d'Ulm, à la fin des années 1940, se souviennent

d'une personnalité faite à la fois d'agressivité, de malaise et de mégalomanie. Didier Eribon croit y reconnaître « [...] un exemple, certes poussé à l'extrême, de l'attitude typique d'un jeune gay » (Eribon, *Michel Foucault*, 2011). Aux difficultés liées à son homosexualité s'ajoute une grande passion pour les drogues. Il découvre la drogue alors qu'il est encore lycéen. Il dérobe à son père, qui est chirurgien, les produits nécessaires pour accéder à « plusieurs pensées possibles ». À la fin de sa vie, il continue de prendre de la drogue, du LSD en particulier.

Le mal-être et l'agressivité de sa jeunesse s'estompent peu à peu. À la fin des années 1950 et au début des années 1960, alors qu'il enseigne en Suède, en Pologne puis à Clermont-Ferrand, on parle de lui comme d'un dandy. Il surprend la société luthérienne scandinave en roulant en jaguar. À Clermont-Ferrand, son élégance quelque peu excentrique le fait remarquer. Il apparaît bien alors comme un homme de gauche, mais pas comme un militant. Il siège au jury d'entrée de l'école normale supérieure, et même à celui de l'ENA – une position qui ne laisse pressentir aucun engagement gauchiste.

En 1969, il prend la tête du département de philosophie au Centre universitaire expérimental de Vincennes. Celui-ci a ouvert ses portes en 1968. Il a vocation à répondre aux attentes exprimées lors des événements de mai. Foucault a autour de lui une équipe qui est demeurée célèbre : Michel Serres, Jacques Rancière, Judith Miller, Alain Badiou, Henri Weber, François Châtelet, Étienne Balibar.

Dans les années de l'immédiat après-68, l'élan gauchiste ne faiblit pas. Vincennes bouillonne. Les intitulés de certains cours sont surprenants. Jacques Rancière s'intéresse au marxisme-léninisme, Judith Miller aux révolutions culturelles, Alain Badiou à la lutte idéologique. Michel Serres quitte Vincennes au bout d'un an seulement, épuisé par un climat qui lui semble relever du terrorisme intellectuel. Une partie de la presse et le ministre Olivier Guichard dénoncent un enseignement marxiste. Les diplômés par le centre universitaire perdent l'habilitation nationale. Foucault doit défendre le département qu'il dirige contre les critiques. Peu de temps après, il quitte à son tour Vincennes pour le Collège de France. Il gardera un souvenir désagréable de ceux qu'il appelle les « petits chefs » gauchistes. C'est dans ce contexte toutefois que l'engagement public du philosophe a commencé de s'affirmer.

Si le nom de Foucault s'est imposé à la création du Centre universitaire de Vincennes, sans doute est-ce parce que son œuvre philosophique bénéficie déjà d'un grand retentissement. Dans les années 1950, les premiers ouvrages de Foucault portent sur le thème de la folie. *Maladie mentale et personnalité* paraît en 1954 et, en 1961, le jeune philosophe soutient sa thèse : *Folie et déraison : histoire de la folie à l'âge classique*. À l'école normale supérieure, il a été initié à la psychopathologie. Il a assisté à des présentations de malades à l'hôpital Sainte-Anne et à l'hôpital psychiatrique de Fleury-les-Aubrais, près d'Orléans. En 1948, à la suite de sa licence de

philosophie, il entreprend une licence de psychologie, puis il devient psychologue stagiaire à Sainte-Anne. C'est là qu'il commence à s'interroger sur la psychiatrie et sur la folie.

Les travaux de cette première période intéressent le monde universitaire mais ils n'atteignent pas le grand public. C'est avec *Les Mots et les choses*, paru en 1966, que Foucault se fait connaître. Il soutient que nous n'avons de rapport aux choses qu'à travers les discours et les dispositifs d'une époque. Il met ainsi à mal toute prétention à établir une vérité qui serait le reflet à la fois juste et définitif du réel. Foucault inscrit les discours dans l'histoire, mais l'histoire dont il parle n'est pas celle à laquelle croit les marxistes: elle n'est ni linéaire ni orientée vers un âge d'or. Elle est faite de ruptures.

La démarche philosophique de Foucault est alors proche de celle des structuralistes. En 1978, dans un entretien, il soutient que l'idée d'une histoire morcelée, sur laquelle il s'appuie, doit beaucoup au structuralisme. Comme les structuralistes, Foucault analyse des systèmes. Il met en évidence les structures qui permettent de rendre compte de nos actes et de nos pensées et qui échappent pourtant à notre conscience et à nos intentions.

Surveiller et punir paraît en 1975. C'est une nouvelle période dans l'œuvre de Foucault. Le philosophe s'intéresse aux origines de la prison et des autres technologies disciplinaires de la modernité. C'est l'époque où il milite au sein du groupe d'information sur les prisons. Il soutient d'ailleurs

que l'ouvrage est né de ce combat (Foucault, *Dits et Écrits*, 282). Il ne s'agit pourtant pas d'un ouvrage militant. Foucault y propose avant tout une recherche historique. Il opère, comme à chaque fois, une dénaturalisation de l'objet qu'il étudie. Il nous délivre de l'impression d'évidence. La prison, telle qu'on la connaît aujourd'hui, n'a rien de naturel ou d'universel. Elle correspond à un moment de l'histoire et elle renvoie à certains discours qui la justifient et auxquels elle donne corps. La réflexion de Foucault nous conduit à nous interroger sur la logique à laquelle obéissent des institutions comme les prisons, les écoles, les hôpitaux ou l'armée. L'ouvrage nous offre ainsi des outils pour fonder une critique de la modernité et pour envisager un avenir différent.

Dans les dernières années de sa vie, Michel Foucault écrit une *Histoire de la sexualité* tout en poursuivant son enseignement au collège de France. Il s'intéresse alors, en particulier, aux relations du sujet à la vérité, dans l'Antiquité et dans le christianisme, ainsi qu'à la gouvernementalité dans le cadre du pastorat chrétien ou du néolibéralisme du second XX^e siècle.

Foucault meurt du sida, en 1984, sans bien connaître lui-même la cause de sa mort. Le sida est encore une maladie mal connue et considérée comme honteuse. C'est l'époque où l'on en parle comme d'un « cancer homosexuel ». Le compagnon de Foucault, Daniel Defert, découvre, après la mort du philosophe, que le sida avait bien été

diagnostiqué, mais que les médecins avaient préféré cacher cette information. Daniel Defert se rend aussi compte qu'il est devenu un sujet d'effroi pour tous ceux qui ont deviné la maladie de Foucault et qui le soupçonnent d'être contaminé. Il décide de créer un mouvement, en s'inspirant des actions militantes qu'il avait menées avec Foucault. C'est ainsi que naîtra l'association AIDES.

De nombreux travaux de Michel Foucault paraissent après sa mort. Ses cours au Collège de France sont transcrits et édités en volumes. Aujourd'hui, de nombreux lecteurs découvrent Foucault à travers ces textes à vocation pédagogique. Les textes, articles et entretiens épars de l'auteur ont été rassemblés dans les deux précieux volumes de *Dits et Écrits*. Il s'agit, là encore, d'ouvrages qui peuvent faciliter l'entrée dans l'œuvre du philosophe. Ils sont composés de nombreux textes, souvent courts et destinés à un large public, dans lesquels Foucault revient régulièrement sur son projet, sa démarche et sa méthode. Ajoutons que l'on trouve facilement en ligne des vidéos de cours, de conférences ou d'interviews de Foucault et que son œuvre a fait l'objet d'analyses et de commentaires extraordinairement nombreux et variés. Nous espérons que notre petit livre permettra au lecteur de mieux se diriger dans la masse des documents disponibles et dans une philosophie qui surprend toujours par son originalité, son inventivité et sa densité.

Nous ne prétendons pas proposer une synthèse exhaustive de l'œuvre de Foucault. Quel sens y aurait-il à résumer et à unifier une pensée discontinue, toujours en mouvement, riche en auto-critiques et en digressions surprenantes ? Apprendre à philosopher avec Foucault ne consiste pas à entrer dans un système de pensée totalisant mais à interroger nos institutions, nos techniques, notre civilisation et notre rapport à la vérité en recourant à l'histoire.

Foucault renoue, en outre, avec l'héritage de Socrate, des cyniques, des stoïciens et des premiers chrétiens, pour qui la philosophie était associée à une spiritualité, à un travail de modification de soi-même, à un mode de vie philosophique. Apprendre à philosopher, en ce sens, c'est apprendre à exister différemment.

Il ne s'agit pas pour autant d'imposer une norme à nos vies. Au contraire, on retrouve sans cesse dans l'œuvre de Foucault, de façon plus ou moins explicite, une critique de la normalisation, de l'unification et un éloge du divers et du multiple.

Apprendre à philosopher avec Foucault, c'est enfin délivrer la philosophie du cloisonnement disciplinaire dans lequel elle est si souvent enfermée en France, malgré de si fréquents appels à l'interdisciplinarité. Foucault ne nous propose pas une philosophie pour philosophes, mais une réflexion dans laquelle s'articule l'histoire, la théologie, les sciences humaines, les sciences politiques, l'économie... et la philosophie.